

Khara pneuma

Il est difficile de savoir pourquoi j'aimais tant Khara pneuma.

Peut-être parce que c'est un de ces villages où on se sent vraiment chez soi ?

Peut-être étaient-ce les mots de ma grand-mère, qui illuminaient ces ruelles ?

Ou peut-être était-ce cette mer bleue et profonde, qui lèche, curieuse, les marches des premières maisons, et dont on juge de l'humeur par son agitation. Cette mer qui, par le passé, avala tant de navires et saigna de tant de filets.

Khara pneuma. Ma grand-mère n'avait que ce mot à la bouche. Elle s'amusait à le décortiquer, comme si un trésor pouvait s'y cacher. Elle le démontait tel les précieux mécanismes de ses horloges, pour voir si le cœur y battait toujours. Elle le murmurait en boucle tel une incantation, comme si la vie pouvait s'en extirper.

Oui. C'était son Khara pneuma.

Elle y vécut sa vie durant, et seule de rares excursions dans la ville voisine lui firent voir le monde. Il y avait dans le lieu comme une ancre invisible qui accroche les cœurs, une promesse mystérieuse de ne jamais le quitter, à moins de l'embarquer avec nous.

Aussi loin que je me souviens, à chaque moment douloureux ou solitaire, l'image rayonnante de Khara pneuma s'imposait à mon esprit, et le son des vagues, fracassant la côte, envahissait mon ouïe. Je repensais à ces souvenirs, *mes* souvenirs, vieux et jaunis, à ma grand-mère, assise sur le banc de bois tout écorné, à heure fixe, comme un bon petit soldat qui résiste tant bien que mal au combat épique des deux bleus les plus vastes de notre monde.

Ainsi recroquevillée sur ce banc, aussi abîmée par la vie que lui, elle observait d'un œil las et circonspect les manigances du ciel et de la mer. Et moi, emportée dans ses promenades, je la regardais avec mes yeux d'enfant, innocents et naïfs, et je buvais ses paroles, arômes d'un thé rafraîchissant.

...

Pourtant, cela faisait des années que j'étais partie pour ne jamais revenir. J'avais osé faire ce choix sans prendre d'encre avec moi. J'avais pensé bien faire... J'avais croisé les yeux vert de la forêt, la caresse des beaux maux, le souffle de la ville... Je m'étais laissée happer entre le tourbillon de la jeunesse et la liberté de l'autonomie avant de plonger dans les méandres de la responsabilité.

C'est peut-être à ce moment-là que j'ai senti les remords monter en moi. Le regret m'a croisé au coin de l'allée suivante. Quand j'ai retiré la montre du gousset, j'ai compris. Il était tard, beaucoup trop tard. J'ai manqué un souvenir, un autre, et puis un autre encore... et puis j'ai manqué sa finitude.

Trop usagée et trop éloignée de moi, la tasse où je recueillais mon thé s'était ébréchée. Le liquide avait goutté. Le peu qu'il en restait avait refroidi. Il n'y avait plus rien d'autre à faire que de réchauffer le fond, et de le transvaser dans une tasse plus petite, mais plus solide.

Et pour cela, il fallait revenir.

...

C'est passé par les vieux murs, ça a fini sur le front de mer. *Toujours.*
J'ai emmené ma fille aujourd'hui. Je sentais qu'il le fallait.

Il faisait nuit quand nous sommes arrivées. Peu importe.

Nous avons fait résonner nos pas sur le pavé. Le son s'est répandu entre les murs de pierre. Ces belles pierres grises et éternelles... Ma voix, comme apaisée par le lieu s'étendit dans l'espace, caressa les ruelles et se mêla à notre marche. Jamais, je crois, je n'ai autant parlé, comme si Khara pneuma me donnait de la force et m'offrait la résonance et la profondeur dont j'avais besoin.

La mer nous regarde dans l'ombre de la lune. Je la regarde. Je regarde ma fille. Je regarde le banc. Il est toujours là, personne n'a pensé à le remplacer. Il est tout écorné. Je souris et je m'assois. Je prends ma fille sur mes genoux et je regarde à nouveau la mer. Je crois que je commence à voir, que je commence à *la* voir. Elle a toujours été là. Elle n'a jamais bougé, telle une vieille racine. C'est moi qui suis partie. Je ferme les yeux et j'entends *ses* paroles.

Et tout d'un coup, ce fut une évidence. Je ne repartirai plus.